

Texte – Patrice Robin

« Lire au jardin » – dimanche 3 juin 2018 au jardin du [Musée Eugène Delacroix](#)

Forgerons

En 1833, à 35 ans, Eugène Delacroix met en chantier « Un forgeron ». J'ai lu, qu'intéressé par ce thème, il avait acquis une copie de *La Forge* de Louis le Nain et qu'un autre musée, celui du Louvre, possède plusieurs de ses dessins sur ce même sujet. Plus que le thème du jardin, au centre de cette manifestation, et même si l'un d'eux figure en bonne place dans les souvenirs évoqués ici, c'est précisément ce tableau de Delacroix qui a retenu mon attention. Et le fait que son forgeron soit resté inachevé, le visage sans trait apparent.

Il y a aussi dans ma vie un forgeron inachevé. Mon père. En 1937, à 14 ans, en attendant d'avoir l'âge d'entrer à la SNCF tout juste créée et devenir fonctionnaire, son rêve, il rejoint son frère aîné à la forge paternelle. Celui-ci, appelé sous les drapeaux deux ans plus tard et presque aussitôt fait prisonnier, il accepte de rester à la forge le temps, la guerre achevée, que son frère revienne. C'est chose faite à l'été 1945. Ici il y a un blanc dans la mémoire familiale. Mon père, 22 ans, n'est pas trop âgé pour entrer *aux chemins de fer*, peut-être n'en a-t-il plus envie. Il ne m'a jamais parlé de cela, juste dit, une fois, une seule, que mes grands-parents, arguant qu'il n'y avait pas de travail pour deux à la forge, lui avait demandé de partir. Il se retrouve du jour au lendemain sans emploi et n'a d'autres solutions que celle de louer ses services dans les fermes des environs. Cela durera jusqu'à ce que ma mère, qu'il rencontre à 25 ans et épouse à 27, le pousse à prendre un commerce de quincaillerie. Il continuera à forger de temps à autre chez l'un de ses amis, pour le plaisir. Les rares fois où je le verrai à l'œuvre, marteau de forge en main, il me semblera heureux, profondément à sa place. J'ai écrit l'un de ces moments dans un récit, *deux coups légers sur l'enclume en guise*

de prise d'élan, trois plus lourds sur le métal rougi, deux coups sur l'enclume encore pour ne pas perdre le rythme, puis le métal à nouveau ()*. Je lui offrirai à sa retraite une pince à forger trouvée dans une brocante. Elle trônera jusqu'à sa mort au-dessus de la cheminée dans la maison familiale. Le forgeron de Delacroix tient une pince presque identique dans sa main gauche. La pièce de métal qu'elle enserre vient d'être retirée de la braise, brille de tous ses feux. C'est le point le plus lumineux du tableau.

Le souvenir d'un autre forgeron brille avec force dans ma mémoire depuis toujours. Entré dans le métier à 14 ans, il n'en est sorti lui qu'à sa retraite. Il était l'un de mes oncles par alliance, mari d'une de mes tantes. Le 18 juillet 1953, comme son épouse, il attend ma naissance et parcourt probablement plusieurs fois dans la journée les cinquante mètres qui séparent la forge où il œuvre de la maison de mes grands-parents maternels où ma mère est venue accoucher. Cette inquiétude parce que je tarde à naître depuis plus d'une semaine, peut-être deux, je n'ai jamais pu obtenir d'aucun membre de la famille de réponse précise à ce sujet. Lorsque je m'étais étonné auprès d'eux que le généraliste qui suivait la grossesse ne se soit pas alerté de ce retard, on m'avait répondu que *c'était comme ça*. J'avais compris *comme ça, à l'époque* et pensé qu'en ce début des années cinquante, le médecin de famille, établi dans la petite ville voisine et probablement très sollicité, avait manqué de vigilance. Ce 18 juillet 1953, vers 20 heures, quand ma grand-mère l'alerte à nouveau, cette fois avec insistance, il accourt aussitôt et arrive au moment où ma mère commence à perdre les eaux. Je tiens de ma tante que ces dernières étaient quasiment inexistantes et d'une couleur brun foncé. J'ai appris sur Internet que cette teinte anormale prise par le liquide amniotique qui les constitue, habituellement transparent et d'une couleur jaunâtre, annonce une souffrance du fœtus provoquée la plupart du temps par un enroulement du cordon ombilical autour de son cou. Ce que constate immédiatement le médecin lorsque je parais. Il comprend surtout, en voyant mon visage devenu tout bleu, que l'on doit me mettre de toute urgence sous oxygène.

La seule bouteille disponible dans le bourg étant celle utilisée par mon oncle à la forge pour ses soudures au chalumeau, on l'envoie chercher dans une ferme des environs où il joue aux cartes avec des amis. Je ne sais combien de temps s'écoule avant son arrivée. Je sais seulement que je ne suis pas beau à voir, dixit ma tante. Ce qui permettra à mes cousins de dire, chaque fois qu'il sera fait allusion à l'évènement lors de mon adolescence, que de ce côté-là ça n'avait pas vraiment changé.

Mon oncle est décédé en 2000. Il me reste peu de souvenirs de sa forge en activité. Je les puise aujourd'hui chez Delacroix, l'enclume au premier plan, le seau d'eau au pied du forgeron pour y plonger le métal incandescent une fois celui-ci travaillé, le rectangle de lumière au fond au-dessus des braises, la masse sombre du soufflet de forge enfin occupant tout le haut du tableau. Le forgeron de Delacroix, son torse puissant que l'on aperçoit dans l'échancrure de la chemise largement ouverte, ses avant-bras musclés sortant de ses manches retroussées, ne ressemble pas à mon oncle, tout en rondeur et bonhommie. J'appréciais sa douceur, celle de sa tendresse pour sa femme, celle de ses joues soigneusement rasées chaque matin, celle de ses gestes lorsqu'il se coiffait, passait délicatement sa main, entre deux coups de peigne, sur ses cheveux pommades. Celle de sa voix quand il me parlait de son jardin. Il abandonnait sa forge parfois pour me faire admirer ses trois rangs de vigne, son potager et son verger. Il y avait dans ce dernier des poiriers sur les branches desquels, j'en avais été extrêmement surpris enfant, les fruits poussaient dans des bouteilles. Mon oncle bénéficiait par héritage du statut envié dans les campagnes de bouilleur de cru. L'eau de vie de poire qu'il produisait était uniquement destinée à la famille. Il en avait empli une bonbonne en verre un peu avant sa mort, me l'avait offerte. Je la conserve précieusement, admire de temps à autre la poire toujours plongée dans l'alcool et restée intacte. J'offre parfois de cette eau de vie à mes invités, leur raconte l'homme qui a sauvé la mienne.

Mon premier récit, inédit, s'appelle *Le Visage tout bleu*. Il n'y est pourtant fait qu'une très brève allusion à ma difficile naissance. C'est une autre difficile naissance qu'il raconte, celle de l'écrivain. J'envisage depuis toujours d'écrire la première. J'ai même commencé sa rédaction il y a quelques années, après avoir, lors d'un séjour à Bologne, visité le Musée Poggi, sa salle d'anatomie et d'obstétrique où l'on peut contempler des fœtus en cire, le cordon ombilical enroulé autour du cou, le visage tavelé de taches rougeâtres. Je suis allé voir sur Internet à nouveau pour en savoir un peu plus sur cette coloration bleutée prise par mon visage de nourrisson. Cette cyanose, qui provient d'un manque d'oxygène dans le sang, s'étend parfois au corps entier. Dans ce cas on la dit *centrale* et elle peut entraîner de graves séquelles neurologiques. La mienne n'ayant été que *périphérique*, j'en étais sorti indemne. Ce qui n'est évidemment pas, lorsque nous reparlons de cela aujourd'hui, l'avis de mes cousins.

Delacroix écrit dans son journal : « Finir demande un cœur d'acier, il faut prendre un parti sur tout... ». Peut-être est-ce pour cela que son tableau est resté inachevé. Peut-être est-ce pour cela que je repousse sans cesse l'écriture de mon *Visage tout bleu*. Parce que je sais qu'il me faudra, pour la mener à bien, prendre moi aussi un parti sur tout : dire ce que je dois à mes forgerons et à travers eux au petit peuple dont je suis issu, dire comment j'ai tenu à leur rester fidèle, mais aussi comment il m'a été vital de m'éloigner d'eux, pour respirer, vivre ma vie. Parce que je sais surtout que pour aller au bout de mon récit, maintenant qu'ils ne sont plus, il me faudra un cœur d'acier.

Patrice Robin

(*) *Le Commerce du père*, Editions POL, 2009